



<https://publications.dainst.org>

iDAI.publications

ELEKTRONISCHE PUBLIKATIONEN DES
DEUTSCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS

Dies ist ein digitaler Sonderdruck des Beitrags / This is a digital offprint of the article

Francois Paschoud

«Se non è vero, è ben trovato»: tradition littéraire et vérité historique chez Ammien Marcellin

aus / from

Chiron

Ausgabe / Issue 19 • 1989

Seite / Page 37–54

<https://publications.dainst.org/journals/chiron/1161/5528> • urn:nbn:de:0048-chiron-1989-19-p37-54-v5528.8

Verantwortliche Redaktion / Publishing editor

Redaktion Chiron | Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts, Amalienstr. 73 b, 80799 München

Weitere Informationen unter / For further information see <https://publications.dainst.org/journals/chiron>

ISSN der Online-Ausgabe / ISSN of the online edition 2510-5396

Verlag / Publisher Verlag C. H. Beck, München

©2017 Deutsches Archäologisches Institut

Deutsches Archäologisches Institut, Zentrale, Podbielskiallee 69–71, 14195 Berlin, Tel: +49 30 187711-0

Email: info@dainst.de / Web: dainst.org

Nutzungsbedingungen: Mit dem Herunterladen erkennen Sie die Nutzungsbedingungen (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) von iDAI.publications an. Die Nutzung der Inhalte ist ausschließlich privaten Nutzerinnen / Nutzern für den eigenen wissenschaftlichen und sonstigen privaten Gebrauch gestattet. Sämtliche Texte, Bilder und sonstige Inhalte in diesem Dokument unterliegen dem Schutz des Urheberrechts gemäß dem Urheberrechtsgesetz der Bundesrepublik Deutschland. Die Inhalte können von Ihnen nur dann genutzt und vervielfältigt werden, wenn Ihnen dies im Einzelfall durch den Rechteinhaber oder die Schrankenregelungen des Urheberrechts gestattet ist. Jede Art der Nutzung zu gewerblichen Zwecken ist untersagt. Zu den Möglichkeiten einer Lizenzierung von Nutzungsrechten wenden Sie sich bitte direkt an die verantwortlichen Herausgeberinnen/Herausgeber der entsprechenden Publikationsorgane oder an die Online-Redaktion des Deutschen Archäologischen Instituts (info@dainst.de).

Terms of use: By downloading you accept the terms of use (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) of iDAI.publications. All materials including texts, articles, images and other content contained in this document are subject to the German copyright. The contents are for personal use only and may only be reproduced or made accessible to third parties if you have gained permission from the copyright owner. Any form of commercial use is expressly prohibited. When seeking the granting of licenses of use or permission to reproduce any kind of material please contact the responsible editors of the publications or contact the Deutsches Archäologisches Institut (info@dainst.de).

FRANÇOIS PASCHOUD

«Se non è vero, è ben trovato»: tradition littéraire et vérité historique chez Ammien Marcellin

1. Préambule

La problématique dont je vais traiter dans cette étude n'est pas nouvelle: en 1911, HERMANN PETER publiait un ouvrage devenu aujourd'hui un classique un peu oublié: «Wahrheit und Kunst».¹ En un vaste survol qui prend en compte l'ensemble de la littérature historiographique antique, PETER examine ce corpus pour y déceler l'interaction de deux exigences souvent contradictoires auxquelles les historiens anciens ne pouvaient échapper: d'une part respecter la vérité historique dans la mesure où ils étaient capables de la connaître, d'autre part composer une œuvre qui obéit aux canons esthétiques établis et se pliat aux traditions littéraires du genre qu'ils pratiquaient. Il ne sera pas superflu de relever ce qu'a de remarquable le fait qu'une telle question ait été posée en plein âge positiviste, et de rappeler que celui qui l'a posée était l'auteur d'une édition de l'*Histoire Auguste*: ce serait une tâche intéressante que d'étudier une fois combien de recherches nouvelles et fécondes sur le plan méthodologique a suscitées cette collection de biographies tant décriée! Peut-être parce qu'il ne correspondait guère à l'esprit du temps, le livre de PETER ne semble pas avoir eu un impact très considérable. Il faut aussi reconnaître que, en voulant couvrir un champ aussi vaste, PETER se condamnait à rester assez superficiel; or c'est plutôt par des analyses de détail qu'on peut, je crois, apprendre à mieux connaître les critères qui ont guidé les historiens anciens dans leur travail.

Le problème jadis soulevé par HERMANN PETER a des implications très considérables. Il concerne notamment toute la vaste question des liens entre l'historiographie antique et la rhétorique, traité ingénieusement dans le livre de WISEMAN au titre suggestif de «Clio's Cosmetics».² Il est proche de celui qu'affrontent les spécialistes du Nouveau Testament quand ils tentent de se faire une idée de l'élaboration des évangiles avant qu'ils ne soient devenus canoniques.³ C'est au fond

¹ Avec le sous-titre: *Geschichtsschreibung und Plagiat im klassischen Altertum*, Leipzig-Berlin, 1911.

² Leicester U.P., 1979.

³ Cf. par exemple F. BOVON, *The Synoptic Gospels and the Noncanonical Acts of the Apostles*, HThR 81, 1988, p. 19-36.

celui qu'explorent ceux qui s'attachent à définir la part de l'imagination dans les œuvres visionnaires de certains grands historiens modernes.⁴ Et tout compte fait c'est à peu près celui que se posent ceux qui étudient la poésie latine classique dite personnelle, celle des poètes qui parlent à la première personne, les Catulle, Horace, Tibulle, Properce, Ovide, et plus tard Rutilius Namatianus, dont on a trop longtemps, et parfois aujourd'hui encore, interprété les œuvres comme des sources autobiographiques fournissant des détails précis et dignes de foi.⁵ Certains pourront s'effaroucher devant une remise en question qui va jusqu'à douter de la réalité de l'exil d'Ovide⁶ et qui affecte d'un coefficient d'incertitude toutes les sources historiographiques,⁷ ne laissant à l'historien comme témoignages incontestables que ceux de l'épigraphie, de la papyrologie et de l'archéologie. Si certaines interprétations extrêmes peuvent légitimement susciter quelque perplexité, la question doit néanmoins être posée, surtout pour une époque comme l'antiquité tardive, qui vit fleurir tant d'œuvres déroutantes, du genre de la correspondance entre Sénèque et Paul, de l'Histoire Auguste ou de la Vie de Paul de Jérôme. Le philologue moderne est ainsi amené à se demander, comme Ponce Pilate: qu'est-ce que la vérité? non pas par l'effet d'un scepticisme stérile, mais par celui de la conviction qu'il existe plus d'une vérité, et pas seulement en deçà et au-delà des Pyrénées, des vérités autres que celle, prétendument unique, qu'admet l'Occidental d'aujourd'hui, formé – ou déformé – par les sciences dites exactes.

Ce n'est cependant pas mon ambition de traiter ici de ce vaste problème. Je désire au contraire fixer mon attention sur un cas précis, celui d'Ammien Marcellin. Cet historien constitue un objet privilégié pour le type d'enquête que j'entends mener. D'une part, il est le seul en son temps à avoir eu l'ambition de faire revivre la tradition de la grande histoire, celle qu'avait illustrée en dernier Tacite, et pour laquelle il semble que soit valable par excellence le mot célèbre de Cicéron sur la première loi de l'histoire: *ne quid dicere falsi audeat, ... ne quid ueri non audeat;*⁸ Ammien du reste reprend cette idée traditionnelle, comme Tacite l'avait fait avant lui, et l'exprime sous une forme inédite en conclusion de son

⁴ Cf. par exemple G. W. BOWERSOCK, Gibbon's Historical Imagination, Stanford, 1988.

⁵ Ainsi j'ai tenté de montrer, dans mon étude intitulée: Une relecture poétique de Rutilius Namatianus, MH 35, 1978, p. 319–328, que le poème de Rutilius, qui a la forme d'un journal de voyage, offre en réalité un récit fortement stylisé dont on ne saurait prendre au pied de la lettre les données.

⁶ Cf. par exemple H. HOFMANN, The Unreality of Ovid's Tomitan Exile once again, LCM 12, 2, 1987, p. 23, qui renvoie à la bibliographie antérieure.

⁷ Je pense par exemple aux livres de Tite-Live pour les siècles anciens de Rome, et aux annalistes qui en sont les sources. Le colloque sur Tite-Live qui a eu lieu à Constance en juin 1988 et dont les Actes sont sous presse a montré qu'il existe actuellement un certain consensus pour admettre que la première décade de Tite-Live a un contenu largement fictif. Sur les inventions des annalistes, cf. aussi T. P. WISEMAN, ouvrage cité à la n. 2, par exemple p. 25–26.

⁸ Cic. de orat. 2, 62.

œuvre: *opus ueritatem professum numquam (ut arbitror) sciens silentio ausus corrumperem uel mendacio.*⁹ Nous sommes donc apparemment bien loin du type d'historiographie dont Cicéron parle dans sa lettre à Luccéius, à qui il recommande de narrer ses exploits sans hésiter, s'il le faut, à embellir un peu la réalité,¹⁰ ou encore de celle que pratique l'auteur de l'*Histoire Auguste*, qui ne craint pas de faire dire à l'un de ses personnages que l'historien peut mentir sans scrupules, puisque Salluste, Tite-Live, Trogue Pompée et Tacite l'avaient fait allègrement avant lui.¹¹ Ammien cependant, tout en se rattachant à la tradition de la grande historiographie latine, innove d'autre part considérablement par rapport à ses prédécesseurs immédiats. Comme J. VOGT l'a je crois le premier bien mis en évidence,¹² Ammien restaure pleinement la fonction fabulatrice de l'histoire et renoue ainsi avec Hérodote, en s'écartant donc d'une historiographie plus rationnelle et raisonneuse illustrée par Thucydide et Polybe. Par ailleurs, seul de tous les historiens anciens antérieurs à lui, il partage avec les poètes dits personnels une caractéristique commune, celle de s'exprimer parfois à la première personne du singulier. Ainsi se pose chez lui de manière particulièrement aiguë la question de sa véridicité: en effet, le lecteur non prévenu est naturellement enclin à croire sur parole un témoin oculaire qui narre ses souvenirs. C'est en tout cas ce qu'a fait l'auteur d'une étude récente, qui aboutit à la conclusion que, chez Ammien et d'autres historiens un peu plus tardifs, notamment Priscus et Procope, les récits autobiographiques possèdent une valeur d'authenticité toute particulière.¹³ Je voudrais ici tenter de montrer que c'est le contraire qui est vrai, avec l'espoir d'inciter certains historiens trop positivistes à ne pas lire les sources historiographiques anciennes *sine grano salis*. Vingt années consacrées à commenter Zosime en détail m'ont amplement édifié sur les ravages d'une méthode d'interprétation qui consiste à tirer deux ou trois lignes d'un historien et de s'en servir comme d'un témoignage ayant une valeur absolue, sans du tout se préoccuper de l'économie et de la tendance générale de l'ouvrage dont elles proviennent, et en oubliant les facteurs qui déterminent tout processus de rédaction: convictions idéologiques, conventions littéraires, contraintes matérielles, négligences, confusions et oublis.

2. *Les digressions*

Je ferai une première observation à propos des digressions: comme on sait, Ammien insère à intervalles réguliers dans son ouvrage historique des digressions

⁹ Amm. 31, 16, 9; cf. Tac. hist. 1, 1, 3.

¹⁰ Cic. fam. 5, 12, 3.

¹¹ Aurelian. 2.

¹² Ammianus Marcellinus als erzählender Geschichtsschreiber der Spätzeit, Ak. Wiss. Mainz, Geistes- und Soz. Kl., Wiesbaden, 1963, 8.

¹³ N. J. AUSTIN, Autobiography and History: Some Later Roman Historians and their Veracity, dans B. CROKE – A. M. EMMETT, History and Historians in Late Antiquity, Sydney-Oxford-New York, 1983, p. 54–65.

sur de multiples domaines du savoir humain:¹⁴ mises bout à bout, elles constituent une sorte d'encyclopédie, et témoignent d'une ambition totalisante, inattendue et sans précédent à une telle échelle, d'adjoindre au récit des événements un panorama de l'environnement physique et social. Parmi ces digressions, plusieurs sont géographiques et ethnographiques; tel est notamment le cas pour celle qu'Ammien insère au moment où, en 363, Julien pénètre dans l'Empire de Sapor, et qui est consacrée à une description fort détaillée de la Perse.¹⁵ L'historien, natif d'Antioche, a certainement eu fréquemment l'occasion de s'entretenir avec des personnes qui connaissaient bien ce pays, notamment des commerçants, avec lesquels une famille de curiales, comme celle à laquelle appartenait apparemment Ammien, avait sans aucun doute des contacts nombreux. Au cours de sa carrière militaire, il a participé à des opérations qui l'ont amené à se déplacer dans toute une série de secteurs de la frontière de l'Euphrate et du Tigre, il a même une fois été chargé d'une mission d'exploration en pays ennemi, enfin il a participé à l'expédition perse de Julien et s'est avancé jusqu'à Ctésiphon. Il possède donc une connaissance directe et intime d'une partie au moins du grand État sassanide, de celle qui intéressait le plus ses lecteurs puisqu'elle constituait le cadre de ses récits. Or cette expérience personnelle ne se reflète absolument pas dans la digression, que JACQUES FONTAINE a justement définie comme une mosaïque de multiples sources littéraires d'époques diverses.¹⁶ Ainsi constate-t-on que les acquis de l'autopsie sont totalement évacués au profit d'une présentation, en partie fantaisiste, entièrement construite sur une information livresque. Ce parti-pris pour nous stupéfiant ne peut s'expliquer que par le poids des traditions littéraires. Tite-Live, Tacite et tant d'autres n'ont guère voyagé, la majorité des événements non romains de leurs récits s'inscrit dans un contexte spatial imaginaire et littéraire, la rédaction de la «Germanie» n'est pas précédée d'une enquête sur les lieux, le vu et le vécu ne sont apparemment pas à leur place dans les digressions ethnographiques et géographiques. Eunape, un contemporain d'Ammien un peu plus jeune que lui,¹⁷ applique la même méthode quand, au moment de décrire les Huns, il se plonge dans Hérodote au lieu d'interroger des soldats qui les ont affrontés sur le champ de bataille.¹⁸ Et pourtant Ammien nous apprend lui-même qu'il a visité

¹⁴ On trouvera une liste de ces digressions dans M. SCHANZ – C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur IV* 1, 2e éd., München, 1914, p. 97, et des indications sur leur répartition dans l'œuvre dans I. B. PIGHI, *Ammiani Marcellini rerum gestarum capita selecta*, Neuchâtel, 1948, p. XXIV–XXX.

¹⁵ 23, 6.

¹⁶ Dans son édition des livres 23–25 d'Ammien, Paris, 1977, vol. I, p. 57.

¹⁷ Ammien est né au début des années 330 (cf. SCHANZ-HOSIUS, cité n. 14, p. 94); quant à Eunape, il doit être né vers 348–349 (cf. R. GOULET, *Sur la chronologie de la vie et des œuvres d'Eunape de Sardes*, JHS 100, 1980, p. 60–72, ici p. 61–64).

¹⁸ Cf. mon édition de Zosime, vol. II 2, Paris, 1979, p. 372–375, et mon étude: *Quand parut la première édition de l'Histoire d'Eunape?*, Historia-Augusta-Colloquium 1977/78, Bonn, 1980, p. 149–162, ici p. 152–155.

diverses provinces de l'Empire romain, et il prétend mettre à profit cette expérience dans son histoire.¹⁹ Les indices cependant de cet acquis personnel ne sont pas plus faciles à découvrir dans le reste de l'œuvre que dans la digression sur la Perse. C'est que la règle suprême exige que ces parties encyclopédiques conservent un ton unitaire, objectif, «scientifique», si bien que l'élément personnel, qui peut à la rigueur être parfois présent, est soigneusement dissimulé. L'importance de ces conventions littéraires, l'impact de cette tradition livresque doivent absolument être pris en compte quand on aborde les parties autobiographiques du récit d'Ammien. Car si Ammien, par l'effet d'une heureuse inconséquence, viole la règle de la prétendue objectivité qui fait parler Xénophon, César et de Gaule à la troisième personne du singulier, s'il s'attarde longuement sur des épisodes mineurs ou infimes alors qu'il prétend par ailleurs respecter les lois de l'histoire, *historiae ... discurrere per negotiorum celsitudines adsuetae, non humilium minutias indagare causarum*,²⁰ il n'en oublie pas pour autant les goûts de ses lecteurs, qui se plaisent à retrouver dans une œuvre nouvelle des penseurs antiques, des échos ingénieux, des variations subtiles qui créent entre l'écrivain et son public la connivence gratifiante d'appartenir à une même culture: l'historien n'agit pas autrement que Virgile, Horace, Properce, «e tutti quanti».

3. L'éclaireur à la vue percante.

En 359, le shah de Perse Sapor II, aidé par le transfuge romain Antonin – dont Ammien a raconté en détail l'aventure romanesque – planifie une grande campagne contre les Romains. Le *magister militum* Ursicin reçoit de Constance II la mission d'observer les mouvements de l'ennemi et de préparer la résistance. Après divers épisodes dramatiques, le général romain s'installe à Amida, aujourd'hui Diyarbakir, en Turquie orientale, et envoie son *protector domesticus* Ammien en mission d'exploration. Nous nous trouvons dans le contexte du «Ichbericht» le plus long et le plus caractéristique de l'œuvre. Ammien traverse le Tûr Abdin (c'est-à-dire la région au sud-est de Diyarbakir), franchit le Tigre et pénètre en Corduène, l'une des satrapies transtigritanes formellement abandonnées aux Romains à l'époque des victoires orientales de la première tétrarchie. Elle était alors gouvernée par un certain Jovinien, qui parvenait à s'assurer quelque autonomie en s'efforçant de conserver de bons rapports avec ses voisins, l'Arménie, la Perse et Rome.²¹ Celui-ci accueille aimablement Ammien et lui donne un guide,

¹⁹ Cf. 17, 4, 6; 22, 15, 1; 26, 10, 19; 27, 4, 2.

²⁰ 26, 1, 1.

²¹ La section qui s'étend de 18, 4, 1 à 18, 6, 19 narre le début des opérations en Orient en 359, et diverses aventures d'Ammien, jusqu'au moment où Ursicin et son état-major s'installent à Amida; en 18, 6, 20, Ammien nous renseigne sur Jovinien; le récit de sa mission commence en 18, 6, 21.

qui fait parvenir notre historien à un point d'observation au sommet d'une chaîne montagneuse, *unde, nisi oculorum deficeret acies, ad quinquagesimum usque lapidem quodvis etiam minutissimum apparebat.*²² Et en effet, après deux jours d'attente, Ammien prétend apercevoir, aux rayons du soleil levant, à soixantequinze kilomètres de distance, l'horizon plein de troupes, Sapor II dans son costume rutilant, et à côté de lui des rois vassaux, notamment un certain Grumbatès, tout ridé.²³ Cette tartarinade a été diversement interprétée. N.J.E. AUSTIN, grand défenseur de la véracité d'Ammien, évoque des souvenirs de points de vue en Rhodésie (auj. Zimbabwe) qui seraient censés confirmer les dires de l'historien.²⁴ Sa démonstration manque cependant de précision: s'il est incontestable que, par temps clair, je puis par exemple voir le jet d'eau de Genève des hauts de Lausanne, à cinquante-cinq kilomètres de distance en ligne droite, je ne puis en revanche pas distinguer Mr. AUSTIN ni déterminer la couleur de la safari-suit qu'il a endossée pour aller admirer de près cette curiosité touristique. DE JONGE, dans son commentaire,²⁵ suppose qu'Ammien, dans le passage dont nous nous occupons, décrit par anticipation des détails qu'il a vus plus tard, du haut des murailles d'Amida. Quant à SABBAH,²⁶ il recourt à un subterfuge syntaxique, et suggère que, dans la phrase latine citée, avec le subjonctif imparfait dans la protase et l'indicatif imparfait dans l'apodose, nous sommes en présence d'une période hypothétique irréelle du présent; cette interprétation, en soi possible, est ruinée par ce qui suit, *cernebamus*: le spectacle qu'Ammien a eu sous les yeux est bien réel, du moins à ce qu'il prétend. Je suis pour ma part convaincu que la solution correcte du problème a été fournie par la mise en parallèle, par DILLEMAN, du récit d'Ammien avec des passages de Cicéron et de Pline l'Ancien, connus notamment d'AUSTIN et de DE JONGE, qui cependant ne semblent pas en saisir l'importance.²⁷ Il s'agit d'une histoire qui traînait dans les écoles, et concernait un personnage qui portait le nom inattendu de Strabon, le Borgne: cet individu était en effet prétendument capable, à l'époque des guerres puniques, de compter, du sommet des hauteurs de Lilybée, en Sicile, à une distance de cent trente-cinq milles, les navires qui sortaient du port de Carthage. Si Ammien a vu, durant sa

²² 18, 6, 21.

²³ 18, 6, 22.

²⁴ In Support of Ammianus' Veracity, Historia 22, 1973, p. 331–335; les p. 331–332 concernent l'épisode du point de vue atteint par l'historien au cours de sa mission d'exploration.

²⁵ P. DE JONGE, Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XVIII, Groningen, 1980, p. 214.

²⁶ G. SABBAH, dans son édition des livres 17–19 d'Ammien, Paris, 1970, p. 202, n. 198.

²⁷ Cf. L. DILLEMAN, Ammien Marcellin et les pays de l'Euphrate et du Tigre, Syria 38, 1961, p. 87–158, ici p. 101–102, qui allègue Cic. ac. 2, 81 et Plin. nat. 7, 85. Le même motif de la visibilité à très longue distance apparaît aussi dans le poème de Rutilius Namatianus, en 1, 431–434 (cf. 1, 189–192), cf. mon article cité à la n. 5, p. 325–326; dans ce passage aussi, la tradition littéraire fait apparaître ce que l'œil ne peut pas voir.

mission d'éclaireur, le vêtement de Sapor et les rides de Grumbatès, ce n'est pas avec son œil physique annulant la distance au travers des montagnes de la Trans-tigritane, mais avec son œil littéraire fixé sur Cicéron et Pline. Ce qui confirme le caractère érudit et un peu artificiel du développement, c'est qu'il se conclut par une comparaison entre l'armée de Sapor et celle que Xerxès dénombra à Doriscos: *quo usque nobis Doriscum Thraciae oppidum, et agminatim intra consaepta exercitus recensetos, Graecia fabulosa, narrabis? cum nos cauti uel, ut uerius dixerim, timidi, nihil exaggeremus, praeter ea quae fidei testimonia neque dubia neque incerta monstrarunt.*²⁸ On appréciera au passage que le Grec Ammien, devenu plus Romain que Romulus, daube la Grèce mensongère, et on notera la protestation de véridicité qui termine le récit: comme on le sait, quand un écrivain ancien allège des preuves et affirme sa bonne foi, c'est l'indice qu'il nous en fait accroire, et que la méfiance est de mise; un exemple, entre beaucoup d'autres, nous en est fourni par Jérôme prétendant qu'un satyre momifié fut transporté à Antioche pour y être montré à l'empereur Constance II.²⁹

4. *Le cheval porte-torche.*

Abordons maintenant un autre épisode, de peu antérieur à celui de la mission d'exploration qui vient de nous retenir. Avant de se rendre à Amida, le général Ursicin et son état-major avaient passé par Nisibis (Nusaybin, à la frontière turco-syrienne), mais n'étaient pas restés dans cette forteresse inexpugnable de crainte d'y être bloqués par l'avance de l'armée perse. Au moment où la petite troupe d'Ursicin quitte la ville, Ammien, qui en fait partie, est le protagoniste d'une première péripétie. A deux milles des murs, les cavaliers tombent sur un petit garçon de huit ans, tout seul, en larmes, qui avait perdu sa mère dans la fuite. Ammien le fait monter en croupe et le ramène à Nisibis, où il le laisse dans une poterne entrebâillée. En soi, l'incident n'a rien d'invraisemblable, dans une série télévisée, il plairait aux familles attendries. Il est cependant curieux qu'Ammien consacre dix lignes à en conserver le souvenir, et je ne voudrais pas jurer qu'on n'est pas en présence de quelque motif littéraire – on peut penser par exemple à une scène de roman.³⁰

Ce qui suit en revanche est une incontestable affabulation. Après avoir déposé l'enfant en sécurité, Ammien, au moment de rejoindre les siens, est pris en chasse par un gros peloton de Perses. Il fuit à bride abattue, découvre au loin la petite troupe d'Ursicin en train de se reposer, tandis que les chevaux pâturent, et leur fait signe avec son manteau de se remettre instantanément en selle. Les Romains

²⁸ 18, 6, 23.

²⁹ Vita Pauli 8.

³⁰ 18, 6, 10–11.

parviennent à échapper au danger le plus imminent, mais les Perses n'abandonnent pas la poursuite. Malgré la venue de la nuit, du fait du clair de lune qui illumine la steppe sans abri, Ursicin et les siens ne réussissent pas à s'esquiver. On recourt alors à un stratagème: une torche est fixée sur le dos (ou sur la tête?) d'un cheval qu'on envoie vers la gauche, tandis que les Romains se dirigent vers la droite; les Perses s'y laissent prendre et perdent la trace de ceux qu'ils poursuivent.³¹

Cet épisode n'a guère éveillé de suspicion: c'est que les lecteurs d'Ammien ne connaissent pas les chevaux, et que les cavaliers ne lisent pas Ammien; sinon, il y a longtemps qu'on aurait vu que ce récit contient plusieurs impossibilités. Tout d'abord la torche doit être fixée d'une manière ou d'une autre au cheval: les chevaux sont des animaux craintifs comme tous les herbivores, surtout, comme tous les animaux en général, ils ont peur du feu. Je ne doute pas qu'avec une longue patience, on parvienne à habituer, dans un cirque par exemple, un cheval à admettre qu'on lui fixe une torche sur le dos ou sur la tête; il me paraît en revanche exclu que l'état-major d'Ursicin ait disposé d'un cheval ainsi dressé parmi ses montures. Deuxièmement, en admettant que le cheval se prête au jeu, il faut avoir une torche, et surtout il faut la fixer solidement à l'animal; cela suppose éventuellement, selon le procédé qu'on est contraint d'imaginer – puisqu'Ammien ne nous en dit rien – un harnachement particulier, que je n'ai jamais vu dans le paquetage d'ordonnance d'un cavalier militaire, et qu'il n'est guère aisément de fabriquer à l'improviste, notamment, dans la steppe mésopotamienne, avec l'ennemi aux trousses. Troisièmement, il y a le problème d'envoyer un cheval à gauche quand on part à droite: les chevaux sont des animaux grégaires, un cavalier même expérimenté peut avoir des difficultés à s'écartez seul d'autres chevaux. Jamais un cheval non monté ne quittera ses congénères, à moins qu'il soit à courte distance de son écurie au moment où il sait devoir y trouver sa ration d'avoine. En un mot, toute la belle histoire d'Ammien est absolument impossible, et notre historien, qui a passé une partie notable de sa carrière d'officier d'état-major à cheval, en est bien sûr parfaitement conscient. Ce texte reste donc incompréhensible tant qu'on ne se rend pas compte qu'on n'est pas en présence d'un reportage, mais d'un récit mis en forme et stylisé, où s'insère subtilement la variante d'un stratagème classique enregistré dans les manuels. Le modèle est ici Tite-Live, ou sans doute plutôt un auteur grec, Polybe, Plutarque

³¹ 18, 6, 12–15; au § 15, la fixation de la torche est indiquée en termes vagues: *ardente superposita lampade, et circumligata ne rueret*; l'endroit exact où la torche est fixée n'est pas précisément. Le récit parallèle dont nous allons voir qu'Ammien s'inspire implique des bœufs, qui ont des cornes, lesquelles fournissent un commode point d'attache; malheureusement pour Ammien, les chevaux n'ont pas de cornes, ce qui rend délicat le problème de la fixation de la torche. Je suppose une fixation sur le dos moins invraisemblable qu'à la tête, étant donné le tempérament des chevaux. En fait, il est vain de vouloir préciser les indications intentionnellement vagues d'un récit plein d'invraisemblances.

ou Appien.³² En 217 av. J.-C., Hannibal fut pris au piège par Fabius Maximus près de Casilinum; il arriva cependant à s'échapper en mettant le feu à des fagots de bois mort préalablement placés entre les cornes du bétail qu'il avait avec lui et qu'il fit partir dans un sens alors que lui-même déguerpissait dans l'autre, si bien que les Romains crurent qu'ils étaient à leur tour encerclés. On notera que ce récit échappe aux invraisemblances qui caractérisent celui d'Ammien: deux mille bœufs partent dans la même direction, placer des fagots entre leurs cornes est une opération très facile, Tite-Live mentionne la terreur des animaux utilisés pour ce stratagème. De même que des incohérences au niveau de l'intrigue révèlent les contaminations de Plaute et de Térence, ainsi d'évidentes invraisemblances – que l'historien ne se soucie pas de dissimuler – trahissent le caractère topique du stratagème de la torche.

5. Le siège d'Amida.

Le récit du siège d'Amida par Sapor II, qui occupe tout le début du livre 19, est à juste titre l'une des parties les plus célèbres de l'œuvre d'Ammien. Elle a traditionnellement été l'objet d'une attention privilégiée du fait qu'elle constitue l'un des cas rarissimes où un morceau de bravoure classique d'une œuvre historiographique antique, un récit de siège, est narré dans le plus grand détail par un écrivain qui en a de toute évidence été le témoin oculaire. Si l'on prend cependant la peine de regarder de plus près ces pages, on se rend bientôt compte qu'elles fourmillent d'indices qui sont de nature à modérer considérablement notre attente d'une véracité absolue. C'est le mérite de K. ROSEN³³ de l'avoir le premier clairement montré. Dans ce qui suit, je vais tenter de confirmer son diagnostic en insérant quelques-uns de ses arguments dans une démonstration orientée un peu différemment et qui en allège d'autres.

La première tâche du critique moderne consiste, je crois, à ramener l'importance de la place d'Amida à l'époque du siège de Sapor, c'est-à-dire en 359, à un niveau plus modeste que celui que sont enclins à lui conférer les lecteurs ingénus d'Ammien, victimes d'une illusion d'optique née de l'ampleur du récit de l'historien et de l'extraordinaire mise en scène dramatisée qu'il nous propose. Le siège d'Amida n'est pas l'un des épisodes majeurs de l'histoire du 4e siècle, même si cette impression erronée que suggèrent éventuellement les pages d'Ammien peut

³² Liv. 22, 16–17; cf. K. ROSEN, Studien zur Darstellungskunst und Glaubwürdigkeit des Ammianus Marcellinus, Diss. Heidelberg, 1968, p. 32–33 et 42–43. Le stratagème d'Hannibal était célèbre et se retrouve dans toute une série d'auteurs anciens: Polyb. 3, 93–94; Nep. Hann. 5, 1–2; Sil. 7, 268–380; Frontin. strat. 1, 5, 28; Plut. Fab. Max. 6; App. 7, 14. On notera que les sources grecques utilisent les termes δαος ou λαμπας, ce qui explique le *lampas* d'Ammien, alors que les sources latines utilisent les termes *fasces*, *fasciculi*, *sarmenta*, *arentes frondes*.

³³ Ouvrage cité à la note précédente, p. 51–68.

trouver une certaine confirmation aux yeux du touriste dans l'imposant aspect de l'enceinte de basalte noir qui entoure Diyarbakir: avant que des quartiers nouveaux n'en offusquent la vue, elle s'offrait de loin aux regards du voyageur, surgissant de la steppe mésopotamienne dans son imposante nudité. Le périmètre qu'elle protège a une surface d'environ cent trente hectares, son développement atteint cinq kilomètres, elle est flanquée de plus de soixante-dix tours.³⁴ Est-ce bien là la place que Sapor assiégea en 359? Avant Constance II, Amida avait été une *civitas perquam breuis*;³⁵ c'est cet empereur qui la fortifia et y installa un dépôt d'artillerie de forteresse.³⁶ Même après ces premiers aménagements cependant, la ville n'était pas bien grande, *civitatis ambitum non nimium amplae* dit Ammien.³⁷ Au moment du siège, il y régnait une presse incroyable: il y avait là, outre les résidents habituels, sept légions – bien sûr des légions à mille hommes de l'antiquité tardive – des étrangers attirés par une foire et des paysans du plat-pays d'alentour qui s'y étaient réfugiés à l'approche des Perses.³⁸ Ammien nous fournit même le chiffre des personnes bloquées dans Amida au moment du siège: si l'on suit l'édition de CLARK sans regarder l'apparat critique, on peut croire qu'il s'agit de cent vingt mille personnes; en fait, le texte du manuscrit, respecté par les éditeurs récents, fournit le chiffre de vingt mille!³⁹ Puisque vingt mille personnes ne peuvent en aucun cas se sentir à l'étroit dans un périmètre de cent trente hectares, il ne reste qu'à conclure que l'Amida de 359 n'avait pas cette surface, et que la muraille que nous voyons aujourd'hui n'est pas celle que les Perses tentèrent de franchir. Si CLARK a modifié le chiffre fourni par Ammien, c'est qu'il a été victime de la fausse impression créée par le récit de l'historien et qu'il a tenté de mettre en accord sa donnée chiffrée avec les dimensions actuelles de l'enceinte. Pour avoir la solution de l'énigme, il faut tenir compte des destinées d'Amida dans les années qui suivirent 359. Après la paix désastreuse de 363 que Jovien consentit à conclure avec Sapor, Nisibis, la clé de voûte de tout le système défensif romain sur le limes oriental, fut cédée aux Perses, mais sans ses habitants, qui s'établirent pour la plupart à Amida.⁴⁰ Cette ville fut alors reconstruite, plus grande qu'auparavant, et fut munie d'une enceinte de dimensions beaucoup

³⁴ Cf. A. GABRIEL, Voyages archéologiques dans la Turquie orientale, 2 voll., Paris, 1940, p. 95–182, en particulier 109–114. L'enceinte compte vingt-sept tours rectangulaires, onze tours polygonales et trente-six tours circulaires, elle est percée de quatre portes. Le périmètre protégé par la muraille mesure, dans sa plus grande longueur (d'ouest en est) environ mille sept cents mètres, dans sa plus grande largeur (du sud au nord) environ mille trois cents mètres (GABRIEL, p. 91). En 1935, la ville comptait environ trente-cinq mille habitants et contenait de vastes espaces inoccupés *intra muros* (cf. GABRIEL, p. 178).

³⁵ Amm. 18, 9, 1.

³⁶ Ibid.

³⁷ 19, 2, 14.

³⁸ Cf. 18, 8, 13; 18, 9, 3–4; 19, 2, 14.

³⁹ 19, 2, 14.

⁴⁰ Zosime 3, 34, 1.

plus considérables.⁴¹ Dans une étude récente, J. SZIDAT⁴² suggère que la reconstruction d'Amida doit être mise en relation, non avec l'installation de la population déportée de Nisibis, mais avec la politique menée par Valens, consistant à renforcer la frontière orientale de l'Empire en vue d'une reprise des opérations contre les Perses. Il fonde son argumentation sur le fait qu'une inscription rappelant l'achèvement des travaux date au plus tôt de 367, et met en doute les affirmations du Chronicon Paschale et de Malalas qui établissent une relation entre ces travaux et l'installation à Amida des gens de Nisibis. Je dois dire que ce raisonnement ne me convainc guère. La construction de la vaste muraille qui entoure aujourd'hui Diyarbakir n'a pas été réalisée en quelques mois. Si l'on considère l'ampleur de cette enceinte et le soin avec lequel elle a été construite, on se rend compte que les travaux, même s'ils ont été entrepris dès 363, ont très bien pu se poursuivre jusqu'en 367, ou même plus tard. Quant aux chroniques tardives mises en doute par SZIDAT, qui conservent souvent seules des informations puisées à bonne source, je ne vois pas pour quelle raison il faudrait s'en défier dans le présent contexte, où leurs données s'harmonisent parfaitement avec ce que nous savons par ailleurs; leur seul défaut, fréquent dans ce type de résumé, consiste à négliger la chronologie et à mettre au compte de Jovien une entreprise qui appartient sans aucun doute à son successeur Valens.⁴³ On ne saurait pas non plus prétendre que la nouvelle enceinte avait un tracé intégralement identique à celui de l'enceinte primitive en alléguant le fait que, si tel n'était pas le cas, il devrait subsister des traces de la vieille muraille. En effet, l'ancienne forteresse fut démolie de fond en comble par Sapor en 359, ce qui pouvait subsister des décombres de la vieille enceinte a certainement été réutilisé pour la nouvelle,

⁴¹ Malalas p. 336,21–337,2 (corpus de Bonn); Chronicon Paschale p. 554,15–18 (corpus de Bonn). Ces textes nous indiquent que les habitants de Nisibis furent installés à l'extérieur d'Amida, dans un quartier nouveau qui fut nommé κώμη Νισίβεως. Ce quartier fut muni d'une enceinte «qui fut reliée à celle d'Amida». Il faut évidemment entendre que la nouvelle enceinte recouvre sur une partie de son tracé celui d'une section de l'ancienne enceinte. Cf. A. GABRIEL, ouvrage cité à la n. 34, p. 93, fig. 69. Ce plan permet de bien comprendre les deux textes allégués. Dans son état actuel, l'enceinte de Diyarbakir suit à l'est, au sud et au sud-ouest le bord du ravin assez profond dans lequel coule le Tigre; au nord-ouest et au nord, elle donne sur la plaine mésopotamienne. Il est facile de deviner qu'en 359, l'ancienne enceinte, plus petite, profitait aussi de la forte déclivité à l'est et au sud, et protégeait du côté ouest et nord une surface inférieure du plateau dominant le coude du Tigre. On peut dire en schématisant que l'ancienne ville formait un rectangle occupant la moitié droite d'un plus grand rectangle correspondant à la ville nouvelle; cf. A. GABRIEL, ouvrage cité à la n. 34, p. 179–182.

⁴² Ciuitas fabricata est. Überlegungen zur Neubefestigung von Amida in den Jahren 367–375 n. Chr. und zur Befestigungstätigkeit von Valens, Festschrift Thomas Gelzer, Bern, 1986, p. 130–142. Cette étude va être reprise dans un volume collectif publié par le Rheinisches Landesmuseum, dans la série des Epigraphische Studien.

⁴³ Cf. plus haut la n. 41. C'est par un maladroit raccourci dans l'expression que la reconstruction d'Amida est attribuée, dans les textes en question, au même empereur que celui qui remit Nisibis aux Perses, Jovien.

et ne saurait en aucun cas apparaître sur un site qui a toujours été habité depuis seize siècles, et dans un périmètre aujourd’hui totalement occupé par la ville moderne. Bref, la muraille que nous pouvons voir aujourd’hui n'est certainement pas celle que Sapor est parvenu à franchir.

Mise à part cette question des fortifications, d'autres considérations encore nous confirment dans l'idée que la place d'Amida n'avait pas, en 359 du moins, une importance exceptionnelle. Il faut d'une part tenir compte du fait que, après sa victoire, Sapor n'a pas occupé la place avec une garnison, mais l'a rasée et abandonnée, à telle enseigne que Constance II put en visiter le site déserté en 360;⁴⁴ la prise d'Amida ne change rien à la situation générale sur le front oriental, Nisibis reste le seul objet des convoitises de Sapor et, après l'avoir obtenue par traité, il semble satisfait de la situation; il faut évidemment en conclure qu'Amida n'avait alors qu'une importance stratégique mineure. D'autre part il convient, au travers des embellissements littéraires du récit d'Ammien, de bien mettre en évidence l'enchaînement causal qui est à l'origine d'un siège long et coûteux afin de ne pas se laisser séduire par l'idée que l'importance d'Amida serait démontrée par l'entêtement que le shah mit à s'en emparer.

Ce sont donc surtout les pages d'Ammien qui confèrent de l'importance au siège de 359; si elles ne s'étaient pas conservées, les opérations de Sapor de cette année-là s'estomperaient dans la même grisaille que celle qui entoure les épisodes des années précédentes, pour lesquelles Ammien n'est plus disponible, et qui pourtant ont parfois pris une ampleur considérable, comme l'attaque contre Nisibis en 350.⁴⁵ Il convient donc maintenant de nous tourner vers quelques-uns des procédés que l'historien y met en œuvre.

Ma première observation sera consacrée à la description du site de la ville qu'Ammien offre comme ouverture à son récit, en termes d'une forte coloration poétique; il présente notamment le cadre géographique de la cité par points cardinaux; voici ce qu'il dit du nord: *unde Aquiloni obnoxia est ... uerticibus Taurinis umbratur*.⁴⁶ Le lecteur imagine une situation romantique et fraîche, au pied d'un important massif montagneux; à preuve une expression de ROSEN, qui de toute évidence n'est pas allé sur place: «die Lage der Stadt, tief im Gebirge».⁴⁷ En réalité, Amida est située sur un haut-plateau désolé, le Taurus se devine à environ cent kilomètres au nord dans la brume de l'été. Nous sommes donc en présence d'une dramatisation du contexte spatial, du genre de celles que peuvent pratiquer les peintres qui, en rapprochant un massif montagneux, transforment un site paisible en décor wagnérien.

⁴⁴ Amm. 20, 11, 4–5.

⁴⁵ Cf. à ce sujet en dernier C. S. LIGHTFOOT, Facts and Fiction. The Third Siege of Nisibis (AD 350), *Historia* 37, 1988, p. 105–125.

⁴⁶ 18, 9, 2.

⁴⁷ Ouvrage cité à la n. 32, p. 62.

Le contexte causal subit aussi une dramatisation, et nous abordons ici la problématique plus délicate relative aux motifs que Sapor a eus d'entreprendre le siège. Selon Ammien, son plan primitif aurait consisté, en accord avec les suggestions du déserteur Antonin, à s'avancer le plus rapidement possible en direction de l'Euphrate en évitant de perdre du temps à assiéger les places fortifiées.⁴⁸ Mais lorsqu'il apprit que la crue printanière du fleuve le rendait infranchissable, il décida, toujours sur le conseil d'Antonin, d'infléchir son itinéraire vers le nord.⁴⁹ Peu après, deux succès imprévus vinrent encore modifier ses plans. Les Perses parvinrent en effet à s'emparer de deux petites places fortes pleines de butin situées près d'Amida sans le moindre combat, du fait que, effrayées, les garnisons s'étaient rendues.⁵⁰ C'est ainsi que naquit dans l'esprit de Sapor l'idée de faire une démonstration de force identique devant Amida: en cas de succès, il aurait pu se rendre maître sans coup férir du dépôt d'artillerie qui s'y trouvait, ainsi que de tous les biens que les commerçants y avaient amenés pour la foire dont il a déjà été question. Bien en vue dans son costume royal, Sapor vint donc caracoler sous les murailles d'Amida, ce qui risqua de lui coûter cher: il n'échappa que de peu à une grave blessure en esquivant un projectile lancé contre lui par l'un des défenseurs de la ville. Le lendemain, le fils d'un de ses rois vassaux, Grumbatès, perdit la vie dans des circonstances identiques: ses compagnons furent, puis reviennent sur leurs pas pour emporter sa dépouille, comme si les véritables combats avaient déjà commencé devant la ville et que ses défenseurs eussent tenté une sortie pour s'emparer du corps du prince tué. L'épisode se conclut par la description des funérailles solennelles de la victime et par la mention d'une invraisemblable trêve de sept jours pour motifs de deuil.⁵¹ Ammien soutient que Sapor modifia alors son plan initial et qu'il décida d'entreprendre le siège d'Amida pour châtier une garnison qui avait poussé l'audace jusqu'à le prendre pour cible et à tuer le fils de Grumbatès.⁵² A lire ces lignes, on se croirait plutôt dans le contexte épique d'une bataille homérique que dans celui d'un récit dont le protagoniste est le vieux et rusé Sapor II, dont tout nous confirme qu'il menait une stricte «Realpolitik».⁵³ Notre suspicion est avivée par Ammien lui-même quand il nous dit que, autour de la dépouille du jeune prince, Romains et Perses combattirent *ut apud Troiam quondam super comite Thessali ducis exanimi socii Marte acerrimo conflixerunt*.⁵⁴ L'historien ne dissimule donc pas son ambition d'écrire une «Patroclie», de même que, plus loin, narrant une audacieuse sortie de soldats gaulois qui tentent de tuer le plus grand nombre de Perses possible en profitant

⁴⁸ 18, 6, 3.

⁴⁹ 18, 7, 9–11.

⁵⁰ 18, 10.

⁵¹ 19, 1.

⁵² 19, 2, 1.

⁵³ Cf. mon édition de Zosime, vol. II 1, Paris, 1979, p. XIX–XXII.

⁵⁴ 19, 1, 9.

d'un effet de surprise nocturne sur une troupe qui dort, il précise expressément qu'il s'agit d'une «Dolonie».⁵⁵ Il est ainsi évident que nous sommes confrontés à un récit qui s'écarte de la vérité pour se modeler sur le schéma littéraire du plus célèbre des sièges, celui de Troie; comme le dit justement ROSEN, il est parfaitement invraisemblable que la garnison d'Amida ait pris les gros risques d'une sortie pour s'emparer de la dépouille du fils de Grumbatès et que l'astucieux et prudent Sapor ait complètement modifié son dessein stratégique dans un emportement de vanité blessée.⁵⁶ Les véritables motifs du shah ne se laissent déduire que partiellement de la narration stylisée d'Ammien. ROSEN estime que l'attaque contre Amida fut décidée quand les dispositions prises par les Romains rendirent irréalisable le plan initial des Perses, qui consistait à se lancer à toute vitesse au travers de la plaine mésopotamienne en direction de Zeugma.⁵⁷ D'autres facteurs doivent aussi avoir joué un certain rôle: la conquête aisée des deux bicoques proches d'Amida a certainement fait naître chez Sapor l'espoir de s'emparer sans peine du butin entreposé à Amida. On ne saurait douter qu'il ait initialement escompté bénéficier des résultats d'une démonstration de force, car l'expérience des années précédentes démontrait clairement que les Perses avaient peu de chances de s'emparer d'une place romaine bien défendue.⁵⁸ Le récit d'Ammien suggère que le roi perse s'est laissé petit à petit entraîner dans le cercle vicieux d'opérations de plus en plus coûteuses, et que, au fur et à mesure que diminuait son espoir de voir la place se rendre, son désir de rentabiliser les efforts déjà consentis se soit accru. En fin de compte, le siège, selon Ammien, dura soixante-treize jours et coûta la vie à trente mille Perses (je reviendrai plus loin sur ce décompte des victimes perses).⁵⁹ Il n'est en tout cas pas douteux que la campagne de 359 se déroula autrement que Sapor ne l'avait escompté: après s'être emparé d'Amida, il se vit en effet contraint par l'arrivée de l'automne de revenir sur ses pas;⁶⁰ si donc le siège de cette ville a éventuellement pu être inséré à un certain moment dans le plan de 359, il est clair que, au début de l'opération, le shah n'a pas soupçonné qu'elle durerait deux mois et demi. La reconstitution de la manière dont les événements se sont vraisemblablement enchaînés éclaire le récit d'Ammien. D'une part la scène épique alléguée comme motif pour le siège trouve son fondement réel et tactiquement fonctionnel dans la démonstration de force faite par Sapor pour obtenir la reddition de la place; d'autre part la disproportion entre l'importance limitée d'Amida et les moyens considérables finalement mis en œuvre par Sapor pour s'en emparer s'explique comme l'effet d'une grosse erreur d'appréciation du shah quant à la volonté de résistance de la garnison et par son

⁵⁵ 19, 6, 11; cf. sur tout cela ROSEN (ouvrage cité à la n. 32), p. 52. 54.

⁵⁶ Ouvrage cité à la n. 32, p. 62–63.

⁵⁷ Ibid. p. 28–29 et 50–51.

⁵⁸ Cf. ibid. p. 62.

⁵⁹ 19, 9, 9.

⁶⁰ 19, 9, 1.

entêtement à vouloir atteindre le but qu'il s'était fixé quand bien même les opérations prirent de plus en plus une tournure tout autre que celle qu'il avait prévue.

Le siège est décidé. Pour donner le signal du début des combats, Grumbatès, le père du jeune homme tué peu avant, jette une lance ensanglantée, *nostri more fetialis*.⁶¹ Il n'est pas croyable que les Perses Sassanides du 4e s. de notre ère aient eu une pratique identique à un usage romain qui semble n'avoir existé que dans les ténèbres de la protohistoire républicaine. Nous sommes donc sans doute ici en présence d'une invention de coloration antiquaire, qui a pour but de plonger le lecteur dans une ambiance qui n'est plus celle de la guerre de Troie, mais celle des premiers temps de Rome.

Une péripétie classique dans un récit de siège est la peste.⁶² Elle ne saurait donc manquer dans la narration d'Ammien. Je ne voudrais pas exclure qu'il y ait eu quelque épidémie dans l'Amida assiégée de 359, mais je ne puis m'empêcher de trouver cet épisode suspect. La peste commence pour une raison non pas invraisemblable, mais conventionnelle: chaleur, foule, cadavres non ensevelis; elle se termine de manière très brusque, au bout de dix jours, à la suite d'une brève pluie. La raison d'être essentielle de la péripétie semble cependant de fournir le cadre d'une docte digression, ornée de témoignages tirés d'Homère et de Thucydide, et consacrée à la peste, à ses diverses formes et à son origine.⁶³ Un détail infime de ce passage mérite d'être relevé, car il est à mon avis caractéristique de la mentalité d'un homme cultivé de l'antiquité tardive: l'une des théories sur l'air qui provoque la peste a comme garants Homère et de nombreuses expériences.⁶⁴ Ainsi, Homère précède l'expérience dans l'énumération, et cette préséance n'exprime pas tant l'antériorité chronologique que la plus grande dignité et le crédit supérieur. Peut-être quelque maladie étrange s'est-elle manifestée parmi les assiégés; mais il fallait surtout rappeler ce qu'Homère pense de la peste.

Je ne saurais ici abuser de la patience du lecteur en analysant ligne à ligne le long récit d'Ammien, et montrer dans le détail combien la description des scènes de bataille est conventionnelle, combien la succession alternée des temps forts et des intervalles plus calmes est ordonnée comme dans une pièce de théâtre, avec une régularité éminemment adaptée à la mise en forme littéraire, mais qui ne peut refléter que d'assez loin le déroulement réel des opérations. Il est bien sûr évident que quiconque entreprend de narrer un épisode complexe comme celui du siège d'une ville est condamné, s'il veut dépasser le niveau d'un enregistrement pointilliste et peu cohérent des faits, à organiser sa matière selon certains critères ration-

⁶¹ 19, 2, 6; cf. ROSEN (ouvrage cité à la n. 32), p. 57 et 63.

⁶² Depuis la peste dans Athènes assiégée par les Péloponnésiens en 430, thème d'un célèbre développement de Thucydide (2, 47–74). Thucydide est d'ailleurs mentionné dans la digression d'Ammien (cf. n. 63).

⁶³ 19, 4; sur les huit paragraphes de ce chapitre, six (2–7) sont consacrés à la digression; le récit de Thucydide est mentionné au paragr. 4.

⁶⁴ 19, 4, 6.

nels d'exposition. Le reporter le plus soucieux d'objectivité privilégie ainsi par ses choix certains aspects aux dépens de certains autres et introduit dans son récit des points de vue et des interprétations personnelles. Il serait donc absurde d'attendre d'Ammien, tout témoin oculaire qu'il ait été, un rapport d'une objectivité idéale. Ce qu'il importe de bien voir, c'est que, contrairement à ce que ferait un moderne, son but n'est pas de fournir un maximum d'informations exposées avec un maximum de cohérence, mais bien d'écrire un récit qui corresponde aux canons littéraires qui déterminent le mode de présentation de ce genre d'épisodes. Ainsi par exemple, la volonté de résistance des occupants d'Amida fut remarquable, mais Ammien se borne à la souligner, sans en donner les causes. Il ne dit rien de l'état d'esprit de la population civile, des commerçants bloqués et des paysans réfugiés dans la ville. Il déclare que la seule alternative était de vaincre ou de mourir,⁶⁵ mais des détails qu'il fournit lui-même montrent qu'il y avait néanmoins moyen de sortir de la forteresse et d'y entrer, et le narrateur nous en donne en personne la preuve la plus éclatante puisqu'il parvint à s'esquiver au moment de l'assaut final. Nous ignorons l'identité des officiers qui commandent la défense de la place et leurs plans. Quand il est question de décisions importantes prises en vue de la défense de la ville, Ammien parle à la première personne du pluriel, comme s'il faisait partie de l'état-major qui tranche en dernier ressort.⁶⁶ Or, on le sait, l'historien n'appartient pas à la garnison d'Amida, mais à l'entourage d'Ursicin, il s'est réfugié à l'improviste dans la place; rien, dans sa carrière militaire, ne suggère qu'il ait eu des connaissances particulières en poliorcéétique ou en artillerie de forteresse. Il apparaît donc comme peu vraisemblable qu'il ait joué, du fait de son affectation ou de ses compétences, un rôle notable dans le commandement de la défense: il a tout au plus été invité par courtoisie à participer aux réunions des responsables. Ainsi le flou règne sur divers points et, derrière l'imposante mise en scène, on voit souvent mal comment les choses se passent concrètement.

J'ai mentionné le chiffre, certainement très exagéré, du nombre de tués qu'il y eut, selon Ammien, du côté perse. L'historien donne à propos de cette estimation des précisions qu'il vaut la peine de mentionner. Peu après les combats, un officier romain aurait eu la possibilité de compter les morts sans avoir aucune difficulté à distinguer les Perses des Romains: non pas d'après leur équipement, comme le naïf lecteur pourrait être enclin à le croire, mais parce que les cadavres des Romains, qui mènent une vie trop luxueuse, se corrompent rapidement, tandis que ceux des Perses, qui sont d'une frugalité exemplaire et ont l'habitude de vivre dans un climat très chaud, se dessèchent comme des momies.⁶⁷ Pour que nous puissions accepter cette belle histoire, il faudrait admettre que personne n'a

⁶⁵ 19, 2, 4.13; cf. ROSEN (ouvrage cité à la n. 32), p. 55 et 66–68.

⁶⁶ 19, 5, 6. 6, 5.7,6; cf. ROSEN (ouvrage cité à la n. 32), p. 65–66.

⁶⁷ 19, 9, 9..

touché aux cadavres perses pendant les soixante-treize jours du siège, ce qui paraît difficile à croire, quelle qu'ait pu être la pratique des Perses à l'égard de leurs morts. En fait, comme l'a montré ROSEN,⁶⁸ elle a surtout pour but d'amener le détail curieux concernant l'évolution diverse des cadavres, qui résulte de la combinaison de plusieurs notices ethnographiques, parmi lesquelles l'une au moins remonte à Hérodote.

6. Conclusion.

J'arrête ici cette analyse. D'autres éléments du récit qu'Ammien fournit du siège d'Amida, de moindre importance, permettent des conclusions identiques. Je ne voudrais pas pousser trop loin le scepticisme. De même qu'Horace a dû réellement une fois se rendre de Rome à Brindes avec Mécène, de même que Rutilius Namatianus a dû réellement rentrer une fois de Rome en Gaule, ainsi, il y a dû y avoir un siège d'Amida par Sapor en 359, et Ammien a vraisemblablement été bloqué dans la forteresse investie. Certains épisodes spécifiques sont apparemment aussi authentiques: par exemple le coup d'audace d'un groupe d'archers perses qui parviennent à s'emparer d'une tour de défense, ou comme l'écroulement d'une terrasse construite par les assiégés qui permet aux attaquants d'entrer dans la place comme par un boulevard en passant par les décombres de l'ouvrage.⁶⁹ Mais bien des éléments sont suspects, et je crois que ceux sur lesquels je me suis arrêté suffisent à montrer que le récit d'Ammien est aux antipodes de ce que nous entendons aujourd'hui par «reportage». C'est que, ici comme ailleurs, le dessein de l'historien n'est pas celui que le lecteur moderne lui prête ingénument: il ne veut pas restituer un vécu dans son authenticité et son unicité, il veut orner son œuvre avec un récit de siège dont l'importance soit mise en évidence par le fait qu'il entre dans le moule des grande sièges de la tradition littéraire, et notamment du premier et du plus célèbre d'entre eux, celui de Troie. Escompter une véracité toute particulière d'Ammien dans ses récits à la première personne, c'est se méprendre tout autant sur les intentions de l'auteur que sur l'attente de son public érudit. Dans son commentaire consacré aux livres 23–25, JACQUES FONTAINE a patiemment mis en évidences les multiples procédés par lesquels Ammien dramatise le récit de l'expédition perse de 363 (à laquelle on sait qu'il participa), s'exposant par là à cinq siècles de distance aux critiques que Polybe adresse aux historiens «tragiques».⁷⁰ On se voit même amené à formuler la conclusion paradoxale que les épisodes qu'Ammien narre sans en avoir été le témoin sont présentés d'une manière sans doute plus brève et moins dramatique, mais aussi plus claire et plus digne de foi, et avec une analyse plus sobre et plus

⁶⁸ Ouvrage cité à la n. 32, p. 64–65.

⁶⁹ 19, 5, 4–6. 8, 2–4.

⁷⁰ Cf. par exemple Polyb. 15, 36.

convaincante de leurs causes, de leur déroulement et de leurs conséquences. Ce que ROSEN dit pour les chapitres concernant le siège d'Amida vaut aussi, avec quelques nuances, pour tous les passages où le «je» d'Ammien est au premier plan, et également, je crois, pour les développements de même nature chez d'autres historiographes de l'antiquité tardive: l'information plus détaillée que possède Ammien témoin oculaire n'aboutit pas à un récit plus précis et plus digne de confiance, mais bien au contraire à une mise en forme littéraire plus brillante.⁷¹ On est donc bien loin des conclusions d'AUSTIN,⁷² qui reflètent une interprétation positiviste des historiens anciens qui est encore trop répandue aujourd'hui. J'espère que les lignes qui précèdent contribueront dans une modeste mesure à promouvoir une approche de ces écrivains plus conforme aux intentions de leurs récits, qu'ils entendaient comme des monuments et non comme des documents, comme des œuvres d'art et non comme des banques de données. C'est donc dans cette perspective qu'il faut les interpréter, en se rappelant que, selon Quintilien, l'histoire est proche de la poésie, et comme un poème en prose, *historia ... est ... proxima poetis, et quodam modo c Carmen solutum.*⁷³

Chemin Aux-Folies 6

CH-1293 Bellevue

⁷¹ Ouvrage cité à la n. 32, p. 68.

⁷² Ouvrage cité à la n. 13, p. 55 et 62.

⁷³ Inst. 10, 1, 31.